

La colère

VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 110, au premier.

— Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr ; six mois, 4 fr ; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 12 fr ; six mois, 6 fr ; trois mois, 3 fr. —

Pour l'étranger : un an, 20 fr ; six mois, 10 fr ; trois mois, 5 fr.

SOMMAIRE.

Qui fera donc aller la République? — Réponse : Personne.

Colère et consolation. — Colère contre les fainéants. —

Faut-il me fâcher sur le diner des ouvriers? — Faut-il

me fâcher contre Thiers? — Les trois médecins de la

République. — Le vieux Républicain et le gamin. —

Que fait le pouvoir exécutif? — La jeune fille. — Les

élections. — Colère contre les rassemblements et le décret

qui veut les empêcher.

Qui fera donc aller la République? Réponse : Personne.

Que de fois, dans un accès de brûlante colère, ne me suis-je pas demandé déjà : qui fera donc aller la République? Et jetant mes regards autour de moi, je cherchais sur la scène politique, dans les cabinets des écrivains, dans les carrefours de Paris, les hommes destinés à conduire le char de la patrie, et je ne trouvais personne!

Plongeant alors mon œil dans les provinces, je regardais s'il se leverait de ces têtes fières et hautes, au regard assuré, de ces hommes robustes, fils des champs, des bois ou des montagnes qui descendent dans les villes aux grands jours, pour accomplir leur destinée et prendre, d'une main vigoureuse, les rênes de l'Etat : Et je ne voyais personne!

J'écoutais si mon oreille m'apporterait les mâles accents d'une voix inconnue capable de proclamer la loi de l'avenir dans le désert où nous sommes : Et je n'entendais personne.

Mille colères! me disais-je, mais tout est donc mort, il n'y a donc plus d'aigle s'élançant dans les airs, plus de coursier se précipitant dans la carrière, il n'y a donc plus de torrent pour inonder les plaines, de vapeur pour entraîner le grand convoi des citoyens français!

Mille colères! et nous vivrons dans cette lourde atonie, dans cet air étouffant, dans ce silence plein d'angoisses! mille colères! que l'on nous donne les fureurs d'orage, les éclats de la foudre, le rugissement du lion, pourvu que nous avançons, que nous sortions du calme plat, que nous sauvions la République.

Moi, vieux Républicain; je me disais ces choses, et le désespoir était près d'entrer dans mon cœur.

Comment, me disais-je, encore, cette France qui fut toujours embarrassée de ses grands hommes tant ils étaient nombreux, cette France dont le sol fertile, dont l'atmosphère embrasée fait pousser des moissons de génies que ni le dédain des rois, ni le fer des batailles, ni l'échafaud des tyrannies n'empêchèrent jamais de mûrir pour remplir les greniers de la patrie; cette France, reine par son coup d'œil qui plonge dans la nue des âges, reine par sa parole qui a fait le tour du monde, reine par son bras qui sait abattre et relever, tenir l'épée ou l'olivier, cette France, aux jours de sa royauté, n'aura pas la couronne du génie, elle ne trouvera pas un Washington pour lui parler!

Tout est découragé! mille colères! nos soldats portent le regard baissé, la jeunesse est attristée,

les citoyens sans énergie attendent; le vieux Républicain lui-même est étonné, il se demande : qui fera donc aller la République? et de tous les côtés de cet horizon, où il n'y a que des insectes qui bourdonnent, on lui répond : Personne!

Personne! mille colères! mais cependant elle tient, cependant elle tiendra, la République! Qui met sérieusement en doute son avenir; qui peut rêver en core des rois, des majestés, des princes, des cours, des carrosses, des reines, des livrées, des listes civiles, des enfants de France, des régence, des bon plaisir, des courtisans dorés, des maîtres, des sujets! Qui peut rêver tout cela, sinon Thiers, Genoude et Girardin? La République, c'est le réveil qui fait fuir les rêves; et nous ne pouvons plus rêver et dormir debout!

Mais qui fera donc aller la République? Foi de vieux Républicain, il y a un mystère là-dessous, il faudra donc que le bon Dieu s'en mêle?

Eh bien oui, ce sera lui! ce sera lui qui sera le vrai fondateur de la République française, car les grandes choses se font ainsi.

Peuple, regarde ces montagnes qui touchent le ciel, cet océan qui bat les rivages, ces continents chargés de vie, ces cieux inondés de lumière; peuple, dis-moi est-ce l'homme qui les a faits? où était le citoyen Thiers, où rêvait Lamartine, où griffonnait Girardin, où s'époumonnait Barrot quand Dieu créa l'univers? Il l'a fait sans eux, sans eux il fera bien la République! Et nous n'entendrons plus un Dupin se vanter d'avoir sauvé la France!

Peuple, regarde! vois cette belle nature qui s'épanouit au printemps. Est-ce Ledru-Rollin qui fait pousser les lys avec leur blancheur virginale? Est-ce Thiers qui purifie le ciel de ses nuages et le fait briller d'un si beau soleil? Est-ce Barrot qui fait verdoyer nos prairies et nos moissons? Est-ce Girardin qui fait chanter nos oiseaux dans les bois? Non, mille colères, c'est la vie répandue dans la nature entière, c'est cette vie qui fait tressaillir la terre qui la rend chaude et féconde, c'est elle qui descend du ciel en lumière, en rosée, qui s'exhale dans l'univers qu'elle enivre de ses feux. Celui qui fait la révolution du printemps, c'est Dieu!

Peuple, la France en est à son printemps, le froid des hivers a disparu et le soleil de la pleine liberté s'est levé à l'horizon de notre République; peuple, qui est-ce qui fera la révolution de ce printemps social? Ce sera cette vie mystérieuse et profonde que les siècles ont amassée dans le sol de la patrie, ce sera le génie de la France.

Après les langueurs, les incertitudes, les retours fatigants d'un Mars et d'un Avril douteux, le ciel s'éclaircira, le soleil brillera, la terre tressaillera, dans quelque temps elle aura changé de face; une végétation nouvelle, pleine de vigueur et d'éclat couvrira les campagnes; tout chantera dans cette terre inondée de bonheur et d'espoir, et nul homme ne pourra se vanter d'avoir rendu la vie à la France. Celui qui aura tout fait ce sera Dieu!

C'est l'homme qui fait les petites choses, c'est Dieu qui fait les grandes; c'est Dieu qui fera donc la République française. Au moins elle sera de droit divin celle-là!

Colère contre les fainéants.

Mille colères, je ne vois que des fainéants dans la République. Il semble que nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras et regarder aux étoiles.

Fainéants au pouvoir exécutif, fainéants à la Chambre, fainéants dans la rue, fainéants aux ateliers, mille colères, ce n'est pas ainsi que l'entend le VIEUX RÉPUBLICAIN. Il veut que tout le monde travaille, car il voit fort bien que tout le monde veut manger.

Mille colères! lorsque tout est à faire nous allons nous reposer et vivre comme des rentiers, en jouant aux petits sous!

Vous reposer, Représentants du pays! mais n'avez-vous pas à labourer le sol de la France, à émonder, à tailler, à greffer l'arbre de la patrie! N'avez-vous pas à nettoyer nos codes, les égouts du bulletin des lois, de ce fumier impérial et royal qui s'y est amassé depuis cinquante ans! n'avez-vous pas à semer toutes nos libertés, à dresser le plan constitutionnel du grand édifice où doit habiter à son aise et se développer sans gêne le peuple français? n'avez-vous pas à ouvrir dans des montagnes de résistance et d'orgueil, sur les bas-fonds de la corruption, la route nationale qui doit nous conduire à notre destinée! n'avez-vous pas à reconstituer l'Europe, à guérir des peuples malades, à ressusciter des morts, à éclairer des ignorants, à illuminer l'univers! et vous n'aurez qu'à vous reposer, qu'à dormir la grasse matinée et venir, pendant trois ou quatre heures, gagner vos 25 fr., en criant les uns contre les autres pour vous réveiller sans doute!

Vous reposer, pouvoir exécutif! Mais n'avez-vous donc pas été mis, comme des cochers, sur le char de la République, pour fouetter et guider les chevaux! fouettez donc, mille colères! fouettez donc! maintenez dans la bonne voie, soutenez la bride! allons, cochers, à fond-de-train! Mille colères! pas d'arrêt, vous menez la fortune de la France!

Vous reposer, bourgeois! Et c'est lorsqu'il faut veiller au salut de la patrie, lorsqu'il faut relever l'industrie, réveiller le commerce, faire circuler la vie, assister aux clubs, éclairer vos concitoyens, vous éclairer vous-mêmes, pousser les Représentants, défendre la liberté, payer de votre personne, c'est dans ces moments que vous vous endormirez!

Vous reposer, travailleurs des ateliers! Mais depuis quand la paresse est-elle la vertu des ouvriers français! Non, vous n'êtes pas faits pour dormir au soleil, pour laisser se pourrir votre sang dans vos veines, pour jeter, comme un sablier, tous les quarts d'heure votre pelletée de terre, pour recevoir en aumône l'argent que vous auriez pu gagner! Mille colères! c'est le vieux qui vous le dit, entendez-vous, amis! lorsque des patrons vous appellent, lorsqu'ils vous offrent bonne paie, vous n'êtes pas faits pour creuser une fosse et y ensevelir votre talent! Vous n'êtes pas faits pour jouer aux petits sous!

Jouer aux petits sous! mille colères! c'est bien le jeu de la République! Comment, lorsque je vais dans Paris, je ne verrai plus que ce jeu insipide! les gamins y jouent, les ouvriers y jouent, les gardes

nationaux y jouent, les soldats y jouent, l'état-major y joue, les conducteurs d'omnibus y jouent, les Représentants y jouent; mille colères! le dirai-je? à travers les jalousies du Luxembourg, dans une riche galerie, n'ai-je pas vu les cinq eux-mêmes, les cinq! oui, j'ai vu Lamartine qui faisait sauter le bouchon et Rollin qui ramassait les petits sous!

Faut-il me fâcher sur le diner des ouvriers?

Non, mille colères! non! car j'aime les grands diners.

J'aime ces diners où l'on se précipite en foule apportant chacun sa joie, son appétit, son mot pour rire; ces diners en plein air, sur la pelouse, dans le jardin, dans la forêt ou dans les longues galeries.

J'aime ces diners où les rangs sont confondus, où l'égalité se trouve sur les banes, la fraternité dans les verres, où le long murmure d'une assemblée toute en liesse semble exalter et mêler le bonheur de tous les convives.

J'aime donc les grands diners, les diners de famille, les diners de noces, les diners de corporations, les diners de croyances politiques et autres; j'aime aussi le grand banquet des ouvriers.

Je me plais à voir qu'au milieu de toutes les peines de la vie, de toutes les tristesses du jour, de toutes les divisions des partis, on trouve une soirée pour se reposer, se réjouir et se serrer la main.

Mais le vieux Républicain a toujours quelque chose qui le met en colère. Il ne supporte pas les diners provocateurs, il ne veut pas que le vin fasse couler la haine et que la défiance ou la terreur soit le plat du dessert.

Il ne voit donc qu'avec un médiocre plaisir ces diners de gardes nationaux, de gardes mobiles, de troupiers de toutes sortes; ces diners de baïonnettes, de sabres et de fusils. Il n'aimerait pas non plus des diners rivaux où l'on ne verrait que des limes, des marteaux, des truelles, des pelles et des rabots, tout cela risquerait fort de se changer en bataille et de renouveler le festin des Centaures.

Mais pourquoi donc ne dînerions pas tous ensemble! Je vote un grand diner! L'enceinte extérieure, voilà la table; le 29 juillet, voilà le jour; midi, voilà l'heure; tout Paris, voilà les convives.

Joie de mon âme! que je serais heureux de voir accourir à ce festin national peuple, représentants, ouvriers, ouvrières, grandes dames, grands messieurs, magistrats, gardes mobiles, gardes nationaux, archevêques, curés, soldats, journalistes, pouvoir exécutif. Joie de mon âme! que je serais heureux de voir ce fleuve de bonheur, cette fraternité formant le vrai rempart de la patrie! Oh! le vieux Républicain y serait!

Citoyens, pensez-y, et, ce jour-là, je vous promets de ne pas être en colère.

Faut-il me fâcher contre Thiers? — Réponse: C'est inutile!

Thiers, mon ami, le vieux Républicain te connaît! tu m'as trompé jadis, tu ne me tromperas plus jamais!

Thiers, mon ami, ne t'ai-je pas vu, pensionnaire de la République, vivre longtemps de son histoire, que tu faisais à plaisir, grimaçant les grands drames de ces temps-là sur la place publique!

Thiers, mon ami, ne t'ai-je pas vu pensionnaire de la liste civile, t'attacher à sa majesté Louis-Philippe, lèche et mordant tour à tour cette grosse main, à la tribune publique.

Thiers, mon ami, ne t'ai-je pas vu, pensionnaire de l'Empire, vivre de cette gloire unique, et paraissant nos batailles, en amuser le public!

Thiers, mon ami, ne t'ai-je pas vu mordre jusqu'au sang nos libertés publiques, envelopper Paris de murs et de forteresses, enchaîner et bâillonner la presse, et pour nous amuser, nous jeter les Jésuites.

Thiers, mon ami, on dit que tu vas maintenant à confesse, et, que changeant de costume, on va te voir à la messe. Si c'était vrai, ce serait bon; mais citoyens curés, il vous la donne belle! Pas vite ne croyez à la conversion, retardez, je vous prie, d'absoudre le beau sire, et donnez-lui pénitence publique.

Quand je vous dis, moi, qu'il y a toujours du singe dans cet homme-là!

Quels sont les grands ennemis de la République? Réponse: — Ce sont ses médecins.

Parole de vieux Républicain! la République a trois médecins qui la conduiront droit au Père-Lachaise, si vous les laissez faire.

PREMIER MÉDECIN. — Citoyen, comment va la République?

— Mais tout doucement; elle est bien faible, à peine peut-elle ouvrir les yeux, remuer les bras, à peine a-t-elle un souffle, cette pauvre République!

— Il faut la saigner, la saigner encore et toujours la saigner.

— Mille colères! mais vous allez la saigner à blanc! mais vous allez la tuer, boucher que vous êtes!

— C'est égal, il faut la saigner, car il faut du sang, du sang pour régénérer la République.

DEUXIÈME MÉDECIN. — Monsieur, comment va cette chère République?

— Pas trop bien; elle a de temps à autre des ardeurs de fièvre, elle a eu des transports au cerveau, des étouffements au cœur, des douleurs d'estomac, des envies de boire, de manger, que ça faisait pitié!

— C'est cela, j'y suis, écoutez bien. Il ne faut la laisser ni manger, ni boire, ni se chauffer; ne pas la laisser bouger du lit, ne pas la laisser changer de linge, ne pas lui donner d'air, ne lui permettre aucun mouvement; lui lier les dix doigts, les deux mains, les deux jambes, lui coudre les deux paupières, lui attacher le bout de la langue, remplir de coton ses oreilles, et puis lui mettre sur la bouche un bon et lourd édredon.

— Mille colères! mais vous l'étoufferez!

— C'est égal, la recette est excellente, et vous verrez!

TROISIÈME MÉDECIN. — Comment va donc la pauvre République?

— Pas bien vite! il lui prend des envies de vomir, que ça fait peur! nous lui avons donné à manger des Barrot, des Isambert, des Thiers, des Portalis et des Landrin et puis une friture de poissons pareils que nous avons pêchés en avril, ça lui a donné une indigestion! joint à cela que des Barbès se sont mis en travers dans sa gorge! je vous dis qu'elle est bien mal! Et puis il lui prend des envies de dormir qu'on ne peut quasi plus la réveiller! Elle meurt si vous ne la secourez!

— La secourir! y pensez-vous? Elle se guérira toute seule, laissez-la faire tout ce qu'elle voudra, se tordre, se rouler, s'arracher les cheveux, vomir jusqu'au sang, dormir jusqu'à la léthargie; mais surtout ne lui donnez rien!

— Mille colères! vous la laisserez mourir!

— Eh bien, nous l'enterrerons et l'héritier paiera mes visites.

Médecins légitimistes, médecins philippistes, médecins bouchers, allez tous vous promener. Voici, moi ce que je donnerai à notre République. Du bon vin à discrétion, une bonne nourriture bien fortifiante, beaucoup d'exercice, des voyages en pays étrangers, le grand air, le plein soleil, et le séjour sur les hauteurs.

Voilà comment nous guérirons la République!

Le gamin et le vieux Républicain.

— Dis-moi, gamin, toi qui cours la rue, toi que je retrouve toujours aux premiers rangs dans le danger, que fait la République? ça va-t-il à ton gré?

— La République! mais elle est à l'hospice Bourbon, tout près de la discorde; il n'y a plus que le pont à passer.

— Gamin, dis-moi, que fais-tu maintenant?

— J'attends.

— Attendras-tu long-temps?

— Jusqu'à ce que tous les lampions qu'ont allumés les élections soient éteints dans la fumée.

— Que veux-tu donc alors?

— Je veux de la vie, de la lumière, de la chaleur, du mouvement au dedans, du mouvement au dehors et que ça aille bon train!

— Gamin, tu parles comme la France.

Colère contre les rassemblements et le décret qui veut les empêcher.

Je suis un vieux Républicain, je veux la liberté, je veux toutes nos libertés; je ne veux pas qu'on y touche et pour les défendre, s'il le fallait, je mettrais en barricade le Panthéon sur Notre-Dame.

Mais n'allez donc pas me faire, tous les soirs, sur le boulevard, des barricades pour m'ôter la liberté de passer! mille colères! que signifient ces rassemblements? Je vois une foule compacte, je demande à tous que veut-on, que disent-ils? et nul ne me répond, personne n'en sait rien. Ce sont de vrais badauds, réunis au clair de la lune, où ils feraient beaucoup mieux de chanter mon ami Pierrot, que d'enfiler leurs têtes à travers les têtes, d'aligner leur nez au nez de leurs voisins, de dresser leurs oreilles qui n'entendent rien, d'ouvrir leurs bouches qui ne prononcent rien.

Eh! citoyens, au lieu d'attrister les boutiques, d'effrayer les bonnes d'enfants, d'arrêter les bons Parisiens qui prennent le frais sous la sauve-garde de la République et de payer dans le chagrin les cœurs sensibles des commissaires de police, si vous avez de graves intérêts à discuter, de grandes choses à demander, quittez le bruit houleux de la voie publique, formez des clubs, raisonnez, parlez, délibérez, pétitionnez, et si vos salles sont trop étroites pour vous renfermer tous, s'il faut à vos rangs pressés le dôme du ciel, la clarté des reverbères, allez aux Champs-Élysées, choisissez une plaine comme les Irlandais, qu'il y ait une tribune, des orateurs, une délibération, et vous verrez le vieux Républicain, tressaillant d'aise, vous défendre au lieu de vous gronder.

Et vous, du pouvoir exécutif, vous avez bientôt pris le bâton! Vous redoutez terriblement les réunions populaires que jadis vous aimiez tant! Et voilà donc les citoyens à la discrétion des commissaires! et si ces citoyens, réunis pour une cause légitime, nécessaire souvent, blessent les yeux du pouvoir sur lequel ils ont à délibérer peut-être, on pourra lancer contre eux, canons, soldats, chevaux, municipaux, gardes nationaux; on pourra, moyennant roulement du tambour, les écraser, les sabrer, les empaler, les écorcher et gentiment ramasser tout le reste pour lui donner à plaisir de nombreuses années de prison! Et dans votre décret vous n'avez prévu que la sédition, vous n'avez pas prévu le caprice, la tyrannie de l'administration!

Hommes du pouvoir vous venez de mettre un pied dans le sang, vous venez de forger le premier anneau de nos chaînes. Je maudirai, moi républicain, le jour où vous avez signé ce menaçant décret.

Et l'on nous menace d'autres décrets encore; je les attends, mille colères, et nous verrons! nous verrons si c'est à pas d'écrevisses que nous progresserons!

Citoyens! veillez tous, l'ennemi n'est pas loin, qu'il nous trouve debout!

Savez-vous ce qu'est devenue la Commission du pouvoir exécutif?

Faites-moi le plaisir, de me dire où est la commission du pouvoir exécutif? où, git-elle? Vit-elle encore? ou, se promène-t-elle dans les Champs-Élysées, avec les héros des siècles passés?

Dort-elle au Luxembourg sur les fauteuils des pairs ou sur les divans des délégués? Mille millions de colères! Dites-moi un peu où elle est, ce qu'elle fait, je veux l'aller voir.

Voyons Arago, regardes-tu aux astres!

Citoyen Lamartine, ton beau soleil de Février s'est-il éclipsé? Dors-tu sur la vague au bord de l'Océan des peuples, ne vois-tu pas venir la tempête qui gronde!

Ledru, qu'on disait si violent, dors-tu donc aussi dans le wagon qu'emporte la vapeur populaire? Prends garde, nous volons aux abîmes!

Marie, qu'es-tu? Je ne te connais pas, il paraît que tu files la quenouille comme une femme. Et le cinquième! je ne sais plus son nom! c'est possible que le salut de la France sorte de cette inconnue.

Le Gérant, DIMEY.

Paris, — Imprimerie d'A. Sirey, rue Saint-Jacques, 119.